

## NÉCROLOGIE

Avant l'ouverture des travaux, l'Assemblée décide, à l'unanimité, d'adresser à MM. Emile Pottier et Jules Delinge, ainsi qu'à leur famille, l'expression de ses sentiments de condoléance pour la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M<sup>me</sup> Emile Pottier, née Juliette Delinge, épouse de son sympathique Président et fille de son dévoué Conservateur Jules Delinge.

## COMMUNICATIONS ET TRAVAUX

M. Ernest Roch, secrétaire, donne lecture de son rapport sur la journée du 9 juin dernier :

« MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

« La journée du dimanche 9 juin 1907 sera marquée d'une pierre blanche dans les annales de la Société Historique régionale de Villers-Cotterêts. Ce jour-là, en effet, nous avons eu l'honneur et le plaisir de recevoir, ici, les délégués de plusieurs Sociétés sœurs, répondant ainsi à l'invitation que nous leur avons adressée le 15 mai précédent, conformément à la décision prise au cours de la séance du 6 du même mois, pour être des nôtres à la première sortie qu'organisait notre chère Société, depuis sa fondation.

« Cette sortie comprenait une visite à l'ancien *château royal* de Villers-Cotterêts et une excursion à la *Pierre Clouïse*, en forêt de Retz.

« Dès neuf heures du matin, une partie de nos invités était reçue à la gare par notre dévoué membre correspondant, M. Romain Pouvreau, spécialement

délégué, lequel, en attendant l'arrivée d'autres invités, et avant de se rendre au Siège de la Société où devait avoir lieu la réception officielle, conduisit les premiers arrivés devant la sépulture de la famille Alexandre Dumas, au cimetière.

« Observation étant faite, ici, que notre sympathique collègue, M. Léon Lacroix, l'un des Secrétaires, également délégué, ne put accomplir sa mission, un cas de force majeure l'ayant contraint, au dernier moment, de se rendre assez loin de Villers-Cotterêts.

« A dix heures et demie avait lieu la réception officielle de nos invités au Musée, rue Demoustier, où les attendaient M. le D<sup>r</sup> Brassart, président d'honneur *ad vitam*, ayant à ses côtés MM. Emile Pottier, président actif; Castellant, vice-président actif; Jules Delinge et Jules Laille, conservateurs du Musée; Emile Dupuis, trésorier, etc., etc.

« Après un coup d'œil jeté dans les trois petites salles du Musée, on se rendait à l'ancienne résidence royale « raccoustrée par François I<sup>er</sup>, augmentée par Henri II, réparée tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, par Monsieur, frère du roi Louis XIV, et aujourd'hui convertie en une Maison de retraite pour le département de la Seine, à qui elle appartient depuis 1808.

« Là, le distingué Directeur de l'établissement — qui est également membre correspondant de notre Société — M. Moulinet, reçut nos visiteurs et — avec l'autorisation de M. Lépine, Préfet de police, que nous avons l'honneur de compter aussi parmi nos membres correspondants — les conduisit dans tous les endroits

de la Maison susceptibles de les intéresser, en accompagnant cette visite de nombreux renseignements techniques et curieux sur l'Administration qu'il dirige.

« Près de lui, notre dévoué Président actif, M. Emile Pottier, en sa qualité d'architecte-inspecteur de l'Etablissement, donnait des explications compétentes sur les diverses transformations plus ou moins artistiques subies par cet ancien château justement classé, aujourd'hui, parmi nos monuments historiques.

« Cette visite terminée, et l'heure de midi étant sonnée, les sociétaires et leurs hôtes gagnaient l'hôtel de la *Pomme-d'Or* où un déjeuner d'amis, un déjeuner cordial — plutôt qu'un banquet — leur était servi par Dufresne.

« Ce déjeuner, où l'on se sentait en communion d'idées et comme en intimité, bien que, pour la plupart des convives, ce fût une entrée en connaissance, ce déjeuner, disons-nous, était présidé par M. le Dr Brassart, ayant à ses côtés MM. Glinel, président de la Société académique de Laon, officier de l'Instruction publique, membre d'honneur de la Société Historique régionale de Villers-Cotterêts, et Jules Henriet, président de la Société Historique de Château-Thierry.

« Autour de la table, et sans aucune cérémonie, avaient pris place :

« MM. le colonel Lecer, président de la Société Archéologique de Soissons, officier de la Légion d'honneur ; André Burel, ingénieur à Noyant-et-Aconin, vice-président de la même Société ; Edmond Brucelle,

publiciste, vice-secrétaire de ladite Société et membre d'honneur de la Société Historique régionale de Villers-Cotterêts ; Frédéric Henriet, vice président, et Maillard, bibliothécaire de la Société Historique de Château-Thierry ; Maurice Henriet, Perthuisot et Minouflet, membres de cette même Société ; Paul Berton, sculpteur à Reims ; Emile Pottier, président, et Auguste Castellant, vice-président de la Société Historique régionale de Villers-Cotterêts ; Laille et Delinge, conservateurs ; Emile Dupuis, trésorier, et Ernest Roch, secrétaire ; MM. le colonel Sénart, officier de la Légion d'honneur ; Moulinet, directeur de la Maison de Retraite ; Louis Evilliot ; Miel ; Bazaud, architecte ; Chanard, Landru et Pouvreaux-Viar, membres de la Société Historique régionale de Villers-Cotterêts.

« Par une idée de notre conservateur, M. Jules Delinge, — idée qui répondait aux goûts archéologiques et artistiques de tous, — le menu avait été libellé sur des cartes postales illustrées de vues locales.

« Très simplement, mais très sagement composé, ce menu comprenait des mets dont la réussite valut des félicitations au maître-chef de la maison.

« Au champagne, le D<sup>r</sup> Brassart, dans une spirituelle allocution, souhaita la bienvenue aux délégués des Sociétés de Château-Thierry et Soissons et les pria de remercier celles-ci d'avoir bien voulu accepter d'être les marraines au baptême de notre Société Historique.

« Puis, sur une allusion faite au legs Dru, et concer-

nant le château de Vez, M. Frédéric Henriet, président de la Société Historique de Château-Thierry et ancien avoué, fit en quelques mots, très clairs et très justes, le procès de ceux qui n'avaient pas craint d'aller contre les suprêmes volontés d'un testateur et de détourner, pour ainsi dire, sans vergogne, au profit de X..., ce qui avait été formellement légué à Y...

« Enfin, M. Glinel, président d'honneur de la Société Académique de Laon, l'un des plus érudits et des plus dévoués sociétaires présents, donna lecture d'une pièce de vers  *inédite*  d'Alexandre Dumas ; pièce de vers que nous sommes heureux de pouvoir reproduire et qu'il présenta ainsi :

« MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

« Permettez-moi de vous lire une pièce de vers  
« inédite de Dumas père (ce qui doit être assez rare),  
« et intitulée :  *Le Signe de Croix* .

« Le manuscrit de cette poésie est en la posses-  
« sion de mon ami, M. Charles Maximilien, vi-  
« comte de Spoelberch de Lovenjoul.

« Je lui avais demandé de la donner en copie à  
« la Société Historique de Villers-Cotterêts, et avant-  
« hier, 7 juin, je reçus de lui cette réponse :

« Je vous donne carte blanche, ce que vous ferez  
« sera bien fait.

« Mais, si cette poésie est publiée dans un Bulle-  
« tin quelconque, je demande un exemplaire de  
« cette publication. »

« Notre Président ayant promis de donner satisfac-

tion à M. le vicomte de Lovenjoul, M. Glinel nous offrit le régal littéraire qui suit :

## LE SIGNE DE CROIX

TRADITION POPULAIRE

C'était l'instant funèbre où la nuit est si sombre,  
Qu'on tremble à chaque instant de réveiller dans l'ombre,  
Un Démon ivre encore du Banquet des Sabbats ;  
Le moment où, lisant à peine sa prière,  
Le voyageur se hâte à travers la clairière,  
C'était l'heure où l'on parle bas !...

VICTOR HUGO.

Au temps heureux de la chevalerie,  
Temps où l'amour et la galanterie  
Marchaient toujours, l'un de l'autre escorté,  
Serment d'amour par le temps respecté  
N'alarmait point encor la pruderie  
Et par le cœur était toujours dicté.  
Pour secourir son Prince et sa Patrie,

Ou pour combattre un géant redouté,  
Un paladin quittait-il son amie,  
S'enhardissant, la timide beauté  
Jurait neuvaine à la Vierge Marie  
Et, tout en pleurs et la voix attendrie,  
Offrait le don si longtemps souhaité  
D'écharpe blanche où sa main tant chérie  
Avait écrit : « Amour, Fidélité ! »

Des anciens Preux, je le dis sans feintise,  
Point ne ressens la bouillante valeur,  
La piété non plus, je doute que l'Eglise,  
Comme il advint en ces temps de ferveur  
Pour taits dévots jamais me canonise ;  
Mais mot pour mot je jure qu'en mon cœur  
Fidèlement j'ai gardé leur devise.

Or, mes amis, maintenant que les bois  
Sont dépouillés de leur verte feuillée,  
Vous demandez pour charmer la veillée  
Que je vous dise un conte d'autrefois ;  
Ecoutez donc l'incroyable aventure  
D'un chevalier et pieux et courtois  
Et si doutez que la chose soit sûre,  
Lisez, amis, l'histoire du Valois.

Rêvant de gloire et songeant à sa mie,  
Sir Olivier laissait son palefroi  
Errer tranquille au gré de son envie  
Et revenait vainqueur d'un grand tournoi.  
Son écuyer, distrait comme son maître  
Par des pensers et de gloire et d'amour,  
Ne songeait pas non plus à reconnaître  
Par quels sentiers, depuis la fin du jour,  
Tous deux marchaient en s'égarant peut-être.  
Or, ils erraient au sein de ces forêts  
Qui vont couvrant de leurs épaisses ombres  
Le vieux château de Villers-Cotterêts  
Et par milliers dans leurs retraites sombres  
Cachent géants, spectres et farfadets,  
Démons malins, enchanteurs homicides,  
De Lucifer habiles écoliers,  
Qui vont tâchant par cent ruses perfides  
D'induire au mal belles et chevaliers.  
De son saint nom que le bon Dieu protège  
Le malheureux qui tombe dans le piège  
Qu'adroitement ils creusent sous ses pas,  
Dans son manoir on ne le revoit pas  
Et les secrets de leur art sacrilège  
Le font passer des chaînes au trépas.  
Beau paladin, ou noble damoiselle,  
Sois donc en garde, et la nuit en chemin,  
A tes regards si vient s'offrir soudain,  
Après l'instant où le marteau fidèle  
A douze fois fait retentir l'airain,

Jeune Trouvère ou gente Pastourelle,  
Ne cède pas à leur parler badin.  
Douce est leur voix, mais leur âme est cruelle,  
Car sont tous deux messagers du malin.

Je citerais ici plus d'une ruse  
S'il ne fallait revenir à nos preux ;  
A bavarder tandis que je m'amuse,  
En mauvais pas ils se sont mis tous deux.

Ils chevauchaient sans se donner de garde  
Qu'ils s'enfonçaient dans un épais fourré  
Lorsqu'Olivier, se heurtant par mégarde,  
De ses pensers tout à coup est tiré  
Par la douleur !... il s'arrête... regarde ..  
Voit qu'il fait nuit et qu'il s'est égaré.  
Des voyageurs grande fut la surprise,  
Ils se croyaient au milieu du chemin ;  
Tous deux d'abord, riant de la méprise,  
S'en vont cherchant, en étendant la main.  
Nos Paladins, après une heure entière,  
Se fourvoyant toujours de plus en plus,  
A droite, à gauche, et devant et derrière,  
Cherchaient encor, mais ils ne riaient plus,  
Ne riaient plus, dans sa haute demeure  
Lorsque l'airain vint à tinter minuit!...  
Ne riaient plus quand de la première heure  
Au sein des bois vint s'éteindre le bruit.  
C'était en vain que d'une oreille avide  
Ils épiaient pour leur servir de guide  
De quel côté venaient ces sons lointains,  
Le vent bientôt sur son aile rapide  
Les emportaient loin des Preux incertains.  
Leur œil enfin découvre une clairière  
Où s'élevait, superbe et solitaire,  
Un chêne antique et dont les bras ombreux,  
Par échelons s'abaissant vers la terre,  
Sans grand effort semblaient offrir pour eux



Un libre accès jusqu'à sa cime altière.  
 Sir Olivier saute sur la bruyère ;  
 Ainsi que lui son écuyer descend,  
 Et ce dernier, de ses mains embrassant  
 L'arbre noueux que des genoux il serre,  
 Parvient bientôt, son maître le poussant,  
 A s'affermir sur la branche première.  
 Du haut du chêne il pensait que ses yeux,  
 En dominant la forêt tout entière,  
 Malgré le voile étendu sur les cieus,  
 Découvriraient quelque couvent pieux,  
 Quelque castel ou bien quelque chaumière,  
 Où bon convive, où gentille bergère,  
 Les attendait près d'un banquet joyeux  
 Pour leur offrir la couche hospitalière.  
 Il montait donc conduit par cet espoir  
 Quand tout à coup il s'arrête et croit voir  
 Vers l'Orient briller une lumière.  
 Notre écuyer aussitôt redescend  
 Et de ce point il fait part à son maître.  
 Seul Olivier s'apprête à reconnaître  
 Cette lumière, avec raison pensant  
 Que si tous deux ensemble vont cherchant,  
 Ils pourront bien au retour de l'aurore  
 Au sein des bois se retrouver encore.  
 Au pied du chêne, avec son dextrier,  
 Il laisse donc le fidèle écuyer,  
 Lui promettant que, s'il trouve un bon gîte,  
 Il reviendra le chercher au plus vite,  
 Mais qu'autrement et, s'il s'égare encor,  
 Il entendra les accens de son cor,  
 Et qu'à ce bruit qui peindra sa détresse,  
 De lui répondre il faudra qu'il s'empresse ;  
 Par ce moyen, ils se retrouveront  
 Facilement, et puis dans la clairière  
 Tant bien que mal jusqu'au jour dormiront  
 Sur un lit frais de mousse et de fougère.  
 S'orientant une dernière fois,

Il part enfin et pour sortir du bois  
Trouve bientôt une facile issue.  
Non loin de là se présente à sa vue  
Château superbe et bien illuminé  
Et, qui plus est, selon le temps orné  
De bastions, de créneaux, de tourelles,  
D'un pont-levis et de deux sentinelles.  
Sir Olivier alors se voit forcé  
De s'arrêter assez embarrassé  
Pour pénétrer en ce riant asile,  
Qui cependant à son corps harassé  
Semble promettre un repos bien utile,  
Quand, prévenant son désir empressé,  
Le pont-levis soudain s'est abaissé  
Et lui présente un passage facile.  
Il le franchit en brave chevalier,  
Puis, s'avançant vers la porte qui s'ouvre,  
Entre sans crainte et devant lui découvre  
Sous le perron un superbe escalier.  
A son oreille alors se fait entendre  
Une musique harmonieuse et tendre  
Qui, le guidant parmi vingt corridors,  
Conduit ses pas vers un salon immense  
Où l'art, le luxe et la magnificence  
Ont à l'envi déployé leurs trésors.  
Sur un sofa, de femmes entourée,  
La châtelaine élégamment parée  
Nonchalamment écoutait leurs accords.  
Jeune et jolie était la châtelaine,  
Non pas pourtant une de ces beautés,  
Au profil grec, à la taille de Reine,  
Qui, surprenant nos regards enchantés,  
Semblent nous dire en leur fierté hautaine :  
« De tous les cœurs je suis la Souveraine,  
« Inclinez-vous devant mes volontés ! »  
Mais au contraire une brune piquante,  
Aux cheveux noirs, au front brillant et pur,  
Au nez en l'air, à la bouche riante,

Aux longs cils noirs couvrant des yeux d'azur.  
A ses regards à peine se présente  
Le chevalier que, s'avançant soudain,  
En souriant elle lui tend la main  
Et, d'une voix dont la douceur enchante :  
Salut (dit-elle) au brave Paladin  
Qu'auprès de nous conduit sa course errante,  
Et qui peut-être a perdu son chemin...  
Plus tard sans doute il nous fera connaître  
Son nom, son rang, le lieu qui l'a vu naître,  
Mais que d'abord il soit le bienvenu  
Dans ce château — D'Olivier peut-être  
Le nom, déjà jusqu'à vous parvenu,  
Ne vous est pas tout à fait inconnu.  
— Eh quoi ! des preux vous seriez ce modèle  
A la beauté comme à l'honneur fidèle  
Et dont le front amoureux et guerrier  
Ceint à la fois le myrthe et le laurier ;  
Que je rends grâce au ciel qui vous amène !  
Entrez, Seigneur. — Charmante châtelaine,  
Je ne le puis, répondit Olivier,  
Car, égaré dans la forêt prochaine,  
J'ai près d'ici laissé mon écuyer,  
En engageant ma foi de chevalier  
De revenir pour le tirer de peine.  
Tous deux bientôt nous serons de retour.  
Mais permettez que d'abord je vous quitte...  
— Ce soin est-il le seul qui vous agite,  
Beau Paladin, dit la dame à son tour ?...  
Les bois n'ont point une seule avenue  
Qui pour mes gens soit restée inconnue,  
De le chercher ils vont prendre le soin,  
Tandis que vous, assis à cette table,  
Vous trouverez un repas délectable  
Et le repos dont vous avez besoin.  
Sir Olivier se laisse enfin séduire,  
Consent à tout et dans son cœur admire  
Avec quels soins et quelle aménité

En son palais cette nouvelle Armide  
Envers les Preux que le hasard y guide  
Remplit les lois de l'hospitalité.  
Avec plaisir alors il s'abandonne  
A l'ascendant qu'exerce sa beauté  
Et, sur un trône assis de son côté,  
Il fait honneur au festin qu'on lui donne,  
Sans remarquer qu'aujour de lui personne  
N'a prononcé le *Benedicite!*...  
En d'autres temps une faute semblable  
Aurait ouvert les yeux du Paladin  
Et, réparant cet oubli déplorable,  
Avec ferveur il eût rempli soudain  
Le saint devoir commis au chapelain.

Mais tout entier à l'amoureuse ivresse  
Que dans son cœur l'aimable enchanteresse  
Sut allumer d'un regard de ses yeux,  
De son Salut le désir précieux  
N'est plus celui qui maintenant le presse,  
Car sur la terre auprès de sa maîtresse  
Faible mortel peut oublier les cieus !...

La châtelaine aperçoit avec joie  
L'effet heureux de ses charmes puissants  
Et, redoutant de perdre encor sa proie,  
Veut, pour doubler le trouble de ses sens,  
Qu'au son du luth, retombant en cadence,  
De vingt beautés les cercles amoureux  
Viennent soudain, folâtrant autour d'eux,  
Les enivrer du plaisir de la danse.  
Vous auriez cru si, présent à ces jeux,  
Vous eussiez vu leurs cohortés légères,  
Etre introduit dans ces palais fameux  
Où des Sultans les amours éphémères  
Vont rassemblant de jeunes bayadères  
Pour réveiller leurs désirs paresseux.  
Le Chevalier en son cœur sent éclore

A cet aspect tous les feux de l'amour,  
D'un œil ardent, il les suit, les dévore,  
Lorsqu'à leurs jeux se mêlant à son tour,  
Soudain s'avance un jeune troubadour.  
Sur le velours de sa toque élégante  
Que pare encore une plume ondoyante,  
Brille à son front une cigale d'or.  
Chacun se tait et lui, prenant sa lyre,  
Chante ces vers, enfants de son délire,  
En préludant par un brillant accord :

Vous qui du matin de la vie  
Respirez les légers parfums,  
Suivez l'amour qui vous convie,  
Fuyez les sages importuns,  
Croyez-moi, le bonheur dispose  
Ici-bas de bien peu d'instant,  
Car le plaisir est une rose  
Qui ne se cueille qu'au printemps.

Dans les combats cherchant la gloire,  
A tous les âges le guerrier  
Reçoit des mains de la victoire  
Une couronne de laurier ;  
Mais celle que l'amour compose  
Ne sied point à des cheveux blancs,  
Car le plaisir est une rose  
Qui ne se cueille qu'au printemps.

Du cygne, du moment qu'il expire,  
Le chant est plus mélodieux,  
Le poète meurt et sa lyre  
Soupire de tristes adieux...  
Mais pour doux vers ou tendre prose  
Il n'est qu'un âge, il n'est qu'un temps,  
Car le plaisir est une rose  
Qui ne se cueille qu'au printemps

Vous dont une amoureuse ivresse  
Subjuge le cœur enchanté,  
Videz aux mains de la jeunesse  
La coupe de la volupté ;  
Telle est la loi que vous impose  
Un philosophe de vingt ans,  
Car le plaisir est une rose  
Qui ne se cueille qu'au printemps.

Pendant ce temps, près de la châtelaine  
Sir Olivier, de bonheur transporté,  
Lui racontait son amoureuse peine ;  
En rougissant, elle de son côté  
Compatissait à son tendre martyre,  
A ses baisers abandonnait ses mains,  
Et, sans pitié redoublant son délire,  
Le poignardait de coups d'œil assassins!..  
Au point heureux où son cœur le désire  
La dame enfin pensant l'avoir conduit,  
En se levant fait un signe et s'enfuit,  
Mais en fuyant jette un dernier sourire ;  
Notre héros la devine et la suit.  
La châtelaine, ainsi qu'une sylphide,  
Légèrement glisse en mille détours,  
Le Preux à qui le désir sert de guide,  
Ne la joint pas... mais la poursuit toujours !..  
Dans un boudoir enfin elle s'arrête,  
L'heureux guerrier y suit bientôt ses pas...  
Ses yeux mourants présagent sa défaite,  
Et son amant la presse entre ses bras. .  
Lors, saisissant une coupe élégante  
Dont un or pur enrichit les contours,  
Et que remplit une liqueur brillante,  
Reçois ce don que ma main te présente,  
Dit-elle, et bois à de longues amours...  
Pauvre Olivier!.. cette coupe perfide  
Contient peut-être un breuvage assassin

Et cependant je vois ta bouche avide  
Prête à verser le philtre dans ton sein.  
Pauvre Olivier!.. il en est temps encore  
Mais non... ta bouche a touché le poison,  
Soudain d'un coq la voix claire et sonore  
Rend à son cœur un éclair de raison!..  
Il se souvient du moment où saint Pierre  
Trahit son Dieu qu'il renia trois fois ;  
Et, murmurant une courte prière,  
Le Paladin fit un signe de croix.

Au même instant, Palais et Châtelaine,  
Tout disparaît aux regards d'Olivier,  
La foudre éclate et le preux chevalier  
Cède au pouvoir d'une force soudaine,  
Reçoit un choc subit et singulier  
Et se retrouve en la forêt prochaine,  
La coupe en main, près de l'antique chêne  
Où l'attendait son fidèle écuyer.

« Comme nous applaudissions à la lecture de cette pièce de vers (pièce de vers incontestablement inspirée par la *Légende de l'abbé Baudouin*, que rapportent la plupart des historiens du Valois et que nous rapporterons nous-mêmes avant la clôture du procès-verbal de cette séance, et afin de pouvoir faire un rapprochement immédiat), deux heures sonnaient à l'horloge de l'hôtel ; on vint alors nous avertir que les voitures étaient attelées pour l'excursion à la Pierre Clouïse. De suite, chacun se casa dans les véhicules et... moins de vingt minutes après, nous étions en forêt de Retz, dans le canton dit *les Femmes-Tuées*, devant la fameuse Pierre Clouïse.

« Cette manifestation géo-historique, à mi-côte

d'un vallon boisé, et devant la gigantesque roche, présentait un ensemble dont le pittoresque cordial restera longtemps gravé dans la mémoire de tous ceux qui eurent le plaisir d'y prendre part.

« Après avoir examiné le principal objet de l'excursion — c'est-à-dire la Pierre Clouïse — et discuté courtoisement sur ses origines probables, origines qui, malgré les controverses de plusieurs géologues éminents, l'ont fait classer parmi les monuments historiques du département de l'Aisne, plusieurs de nos collègues donnèrent communication de leurs intéressants travaux, cependant que des Cotteréziens et des Cotte-réziennes, des Haramontais (1) et des Haramontaises, venus en curieux, — ou simplement en promenade, — se groupaient et s'asseyaient un peu partout, à la bonne franquette, sur les quartiers de roches mous-sues, au bord relevé des sentes et jusque parmi les touffes de genêts et de fougères, écoutant, dans un silence quasi-religieux, ce que disaient ces étudiants de l'histoire locale, exposant leurs idées particulières, évoquant et faisant revivre à leurs yeux, et à leurs pensées, les choses du lointain passé.

« Tout d'abord, ce fut notre Président actif, M. Emile Pottier, qui, debout sur le sommet de la « Pierre Clouïse », nous relut la notice de notre dévoué conser-vateur, M. Jules Delinge, sur la pierre en question (notice reproduite dans le présent Bulletin, cinquième séance).

« Ce fut ensuite notre Président d'honneur, M. le

(1) Le village d'Haramont, que l'*Ange Pitou* d'Alexandre Dumas a rendu célèbre, est situé à 1.200 mètres de la Pierre Clouïse.



D<sup>r</sup> Brassart, qui nous donna, lui-même, communication d'un très intéressant travail dont il est l'auteur, travail que lui inspira un curieux monument mégalithique situé dans la vallée de Louâtre, et que nous nous proposons d'aller également visiter un de ces jours.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

La route qui conduit de Corcy à Louâtre traverse d'abord quelques prés humides, coupés par le rû de Savières, puis s'allonge doucement en serpentant dans un étroit vallon aux côteaux boisés ; bientôt, presque à mi-chemin, le bosquet de gauche s'éclaircit et meurt sur une lande inculte, piquetée çà et là de quelques verts genévriers. A quelques mètres de cette lande aride, à peu près à mi-côteau, surplombant le taillis de sa masse quadrangulaire, surgit un rocher étrange, isolé, énorme, forçant le regard. L'été, étouffé sous l'épaisse frondaison des grands arbres, l'œil du passant le distingue à peine. Est-ce pour ce motif qu'il a été rarement signalé ?

Pourtant ce monolithe est remarquable et mériterait, non une courte description, mais une étude compétente. De dimensions considérables, puisqu'il mesure près de cinq mètres de hauteur, il se termine à sa partie supérieure par une plate-forme régulière de trois mètres de longueur sur deux mètres de largeur. On dirait le piédestal d'une statue gigantesque.

Ce n'est pas tout. Approchez : un escabeau formé aussi d'un énorme quartier de roche, coupant l'obliquité du côteau, est accoté à ce piédestal et permet de le gravir. Du haut de cette tribune de Titan, on domine toute la vallée, on voit tout, on est vu ; et un orateur à la voix assez puissante pourrait se faire entendre de centaines de milliers d'auditeurs. (Détail probablement sans importance, mais que je dois mentionner : sur la façade occidentale et descendant jusqu'au sol, existe une longue entaille en forme